

Le petit verre

Autor(en): **A.R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 24

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222605>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



JUIN

SUR les soirées du Pays de Vaud, juin a répandu les voluptés de sa chaleur. Le parfum des foin plane dans les rues, aux abords des fenils, et s'exhale de la trame rugueuse des chemises qu'inonda toute la journée la sueur des poitrines dorées au soleil.

Du cabaret, à travers les portières, s'envolent des mots qui sont une caresse à nos oreilles : faux, molettes, andains, chiron, paroles ailées qu'après Homère et Virgile répète avec son accent du terroir mon compatriote, le faucheur, sagement las d'avoir accompli le geste familial qui a charmé mon enfance dans les campagnes vaudoises, — le geste qui rapproche du sol. Il est bon qu'en plein coup de feu, dans la rutilance de la vie, juin nous incline sur la terre où tendent par nature toutes nos énergies finales.

De la senteur de ses herbes, juin embaume nos villages. Et de tous côtés, voici venir les troupeaux. Au loin s'entend le carillon que dominant parfois les appels des bergers. Il en vient par la route : bêtes blanchies de poussière et de lune et dont la dureté du chemin fatigue le sabot. Elles débouchent devant l'auberge, font halte, s'étonnent de la grand'place, flairent la boîte aux lettres, hument la buée aux portes des étables, et meuglent.

Jeunes et folles, il en vient par un sentier, pâtres devant, pâtre derrière. Une génisse s'enfuit, on la recherche ; on foule un jardin potager. On la cerne en plaines laitiées. Elle s'évade, galope jusqu'à la place, et lèche un bassin de fontaine. Les deux troupeaux se rejoignent, font connaissance. Il y a coups de cornes au bruit sourd et coups de bâtons au bruit sec. Des cloches heurtent gauchement des murs. Des bovairons gardent les entrées des rues. L'aubergiste sert des litres de vin blanc.

Au juger, d'aucuns supputent la valeur future des génisses, et la place se salit. De toutes parts, le bétail afflue pour la montée nocturne à l'alpage. Dressées sur leurs jambes de derrière, des vaches chevauchent lourdement leurs voisines. Sur un char de campagne attelé d'un cheval de labour, la chaudière du chalet étale la rotondité de ses flancs aux éclairs de cuivre. Sons de grelots et de cloches, appels et cris, houle de cornes et de queues relevées en panache : c'est le départ.

Derrière les guides, dont elles lèchent les bras nus et la poche au sel, les reines, jalouses de leurs droits, ouvrent la marche. D'autres les suivent, avec des hésitations, des arrêts, et qu'une vague, déferlant de l'arrière, refoule sur la tête du troupeau. La colonne s'organise, et, après les premiers à-coups, la théorie compacte se déroule avec plus de régularité d'allure sur la route des monts. Bientôt, elle s'engage sous les joux dont les rayons de la lune percent à peine la profondeur.

Invisibles, les muguet fleurissent bon. Et c'est sous bois une longue étape que berce le carillon rustique et que scande, en queue de colonne, le pas des chevaux traînant les chars où les petits veaux s'apeurent dans des cages.

Par ci, par là, la forêt s'ajoute d'une clairière au tapis de gramin. Des gourmandes se détournent du chemin, s'attardant à broûter une touffe de gazon. Des serre-files les ramènent dans les rangs. Et la forêt se referme sur la caravane.

Dans l'ombre du sous-bois, des daphnés parfument l'air. Les arbres sont plus rares, et voici s'étendre les premiers pâturages qu'entourent des murs de pierre sèche aux portes à claire-voie. Dans des creux, des taches blanches révèlent la présence de la neige, restes attardés de l'hiver. C'est enfin, dans la fraîcheur avant-courrière de l'aurore, l'alpe de l'estivage, le bossellement de la vaste prairie, le chalet, la citerne avec son long bras muni d'un bloc de pierre pour contre-poids.

Les pâtres vont organiser l'étable, et les vaches, recrues de fatigue, s'étendent sur le pré où le soleil, à son lever, dore leur robe.

En bas, les faucheurs alignent déjà les andains odorants.

Herbes de la montagne et foin de la plaine, c'est l'arôme qui, nuit et jour, flotte dans l'air de juin.

Aug. Vautier.



LA TCHIVRA AO TRIBUNAT.

Lâi avâi onna tchivra
Qu'avâi bin sè quiein'an (bis),
S'èin va vère sa mère,
Sa vilhie mère-grand,
Tot ein breinneint sa quuvetta
Baguenaudeint
Dâi deint.

S'èin va vère sa mère,
Sa vilhie mère-grand,
Traverse on riô, on âdze
Et lo prâ ao gros Djan,
Tot ein breinneint, etc.

Traverse on riô, on âdze
Et lo prâ ao gros Djan,
Lâi a brottâ de l'erba
Omètà po dhî franc,
Tot ein breinneint, etc.

Lâi a brottâ de l'erba
Omètà po dhî franc,
Et pu dâo dzerdenâdzo
Que vaillâi bin atant,
Tot ein breinneint, etc.

Et pu dâo dzerdenâdzo
Que vaillâi bin atant,
Noûtra tchivra fut prâissa
Pè ion dâi dou sergent,
Tot ein breinneint, etc.

Noûtra tchivra fut prâissa
Pè ion dâi dou sergent,
Ao tribunal menâie
Dèvant lo président,
Tot ein breinneint, etc.

Ao tribunal menâie
Dèvant lo président,
La vaitcè dein lo pâilo
Lè duve corne ein an ;
Tot ein breinneint, etc.

La vaitcè dein lo pâilo
Lè duve corne ein an ;
Lâi recoussi sa quuva
Sè site su on banc,
Tot ein breinneint, etc.

Lâi recoussi sa quuva
Sè site su on banc,
Lâi ant baillâ on lâivro
Tot pliein de nâi et bliane,
Tot ein breinneint, etc.

Lâi ant baillâ on lâivro
Tot pliein de nâi et bliane,
Mâ ne lâi vayâi gotta,
Quemet de l'allemand,
Tot ein breinneint, etc.

Mâ ne lâi vayâi gotta,
Quemet de l'allemand,
Cllinne sa tita âo dzudzo
La cllinne âo soufragant,
Tot ein breinneint, etc.

Cllinne sa tita âo dzudzo
La cllinne âo soufragant,
Lâi dû payî n'ameinda
Po maraudâ lo tsamp,
Tot ein breinneint, etc.

Lâi dû payî n'ameinda
Po maraudâ lo tsamp,
Lâi fé dâotrâi belâie
Po pâie ao président,
Tot ein breinneint, etc.

Lâi fé dâotrâi belâie
Po pâie ao président,
On panâ de pètôle
Po pâie ao soufragant,
Tot ein breinneint, etc.

On panâ de pètôle
Po pâie ao soufragant,
Et l'a pliantâ sè corne
Dein la rita âo sergent,
Tot ein breinneint, etc.

Et l'a pliantâ sè corne
Dein la rita âo sergent,
Et pu, tota conteinta,
Ie l'a fotu lo camp,
Tot ein breinneint sa quuvetta
Baguenaudeint
Dâi deint.

D'apri onna vilhie tsanson, rapetacha per
Marc à Louis.

LE PETIT VERRE

A la mi-côte du Jura, dans un charmant village qu'enserrent de beaux vergers et que traverse, en sautant de pierre en pierre, un ruisseau limpide, vivait, voici un demi-siècle environ, le plus étrange personnage qu'on puisse imaginer... Le nom importe peu, et d'ailleurs, appelons-le Zénas, tout simplement.

C'était un vieux, très vieux bonhomme, célibataire et fort avare. Si vous avez visité le musée de peinture de quelques grandes villes : Paris, Bruxelles, Londres, Munich, vous vous serez certainement arrêté devant les tableaux des peintres hollandais Franz Hals ou Gérard Dow, d'un si amusant et savoureux réalisme. Vous serez demeuré si longtemps à contempler ces scènes d'intérieur, ces franchises lippées, ces portraits de vieux et de vieilles qui se détachent en tons ambrés sur des fonds de bistre ; buveurs, fumeurs ou violoneux, tous semblent vivants et prêts à sortir de leurs cadres et, le musée quitté, ils vous poursuivent pendant des jours et des semaines.

Le vieux Zénas eût été digne de prendre place dans cette collection.

Petit, maigre et noueux, il avait une tête comme on en voit aux pommes après l'hiver, et un teint de bile. Presque chauve, avec seulement quelques mèches sur le front, il portait en permanence une sorte de calotte noire, grasseuse. Les lèvres étaient minces, exsangues, les yeux petits, châtieux, sous des paupières toujours battantes. Jamais il ne regardait en face; on apercevait un éclair jaune, rien de plus.

Tel que je viens de le crayonner, Zénas habitait une maisonnette vieille et laide, comme lui. Les murailles avaient d'innombrables lézardes, la mousse rongait le toit, des graminées croissaient entre chaque tuile. Mais Zénas eût jeté les hauts cris si quelqu'un lui eût parlé de réparations. A l'entour s'étendait le jardin mal soigné, où les légumes poussaient à l'aventure.

Zénas exerçait toutes sortes de métiers. Il achetait et revendait du bois et de la tourbe qu'il allait chercher jusque dans les marais d'Anet; il faisait aussi un peu la petite banque; d'aucuns l'accusaient même de pratiquer l'usure. On le connaissait d'un bout à l'autre du district. Sa calotte, ses costumes étranges avaient créé autour de lui une vague légende. Au village, son avarice était proverbiale, et depuis tant d'années qu'elle durait, il avait dû amasser un joli magot.

En temps de carnaval, quelques jeunes gens masqués pénétrèrent une fois dans son domicile.

Zénas à la lueur tremblante d'une chandelle et dans le plus simple appareil — en chemise pour dire le mot — était justement occupé à compter ses écus.

Epouvanté en entendant du bruit, croyant déjà sa dernière heure venue, ou la perspective plus cruelle encore, qu'on en voulait à sa fortune, le bonhomme jeta son trésor dans le cendrier — pas assez vite cependant pour que les jeunes gens ne vissent ce ruissellement de pièces sonnantes et trébuchantes.

On devine si le secret fut peu gardé!

Zénas pensa en tomber malade.

A partir de ce jour, l'imagination populaire brochant sur la réalité, sa maison passa pour un Pactole.

Zénas vivait seul, absolument seul. Prendre une servante, jamais de la vie! Pour qu'elle fit danser l'anse du panier, pour qu'elle se livrât à des malversations, à des dépenses exagérées! Chaque fois que le vieux Zénas avait été tenté d'engager une domestique, une douloureuse vision lui montrait ses chers écus dilapidés, et il renonçait bien vite à ce dangereux projet.

Le bonhomme donc, raccommoît ses nippes et cuisinait lui-même. Ce qu'étaient ces ravavages, je vous le laisse à penser: des coutures larges et épaisses comme le doigt, des pièces de formes et de couleurs invraisemblables, bleu sur vert ou vert sur bleu, avec des bigarrures de violet ou de citron. La garde-robe de maître Zénas renfermait une collection de vestes et de culottes à faire la fortune d'un saltimbanque.

Dans le village, où il était connu depuis un demi-siècle, cela ne prêtait plus à rire; mais les gens du dehors qui le rencontraient affublé de l'une ou de l'autre de ces défraîchures, lesquelles se valaient toutes, se demandaient de quel livre de caricatures il sortait.

Quant à la nourriture, on devine ce qu'elle devait être! Il fabriquait du pain une fois par mois, un pain noir, grossier, qui, au bout de la première semaine, était aussi dur que la pierre. A déjeuner et à souper, il le mettait mollir dans du lait, et c'était tout l'ordinaire de ses repas. Le dîner se composait de soupe essentiellement; avec cela un peu de salé, quelques légumes, salades, carottes et laitues, que fournissait le jardin, et un peu de fromage maigre. Une fois par an de la viande de boucherie, et pas de filet, vous pouvez m'en croire!

Zénas en usait pour sa soupe comme pour le pain. Une fois par semaine, le dimanche, il préparait une grande marmite de potage aux choux ou aux pommes de terre, les trois quarts du temps sans graisse, ou bien avec une pointe de couteau de saindoux rance. Cette soupe mise en bouteille lui durait la semaine entière.

Le lundi, le mardi, le mercredi, cela allait encore. Certes ce n'était pas bon, mais enfin cela pouvait s'avalier. Mais à partir du jeudi et les trois derniers jours la soupe devenait exécrable, prenait une couleur bizarre, rappelant celle des étangs en automne sous la pluie tombante des feuilles sèches. Une odeur âcre s'en dégagait, d'étranges yeux se dessinaient à la surface. Bref, c'était à soulever le cœur des moins délicats.

N'en concluez pas que le vieux Zénas se hâtait de la jeter! pas le moins du monde. Agir ainsi lui eût semblé une prodigalité sans nom. Quand le vin est tiré, il faut le boire; la soupe était faite, il fallait l'absorber!

Midi venu, le vieil avaré prenait donc l'une de ses fameuses bouteilles, la vidait dans une assiette de faïence à fleurs fortement ébréchée. Il flairait le peu appétissant breuvage avec une grimace involontaire.

Alors il ouvrait la porte d'un placard, en tirait un flacon et un petit verre, et portait le tout à côté de l'assiette mal odorante.

Et le sourire reparait sur ses lèvres minces.

Ce flacon renfermait de la fine champagne. Zénas avait un faible pour cette liqueur, disons même qu'il l'adorait. Mais généralement son adoration restait platonique. Dépenser deux ou trois francs pour de la gourmandise, jeter ainsi son argent, son cher, son précieux métal par la fenêtre! Quel crime impardonnable! En temps ordinaire, Zénas refrénait donc ses desirs, résistait à la tentation héroïquement!

Pourtant, devant la table de sa cuisine, le petit verre devant lui:

«Zénas, mon garçon, commençait-il, tu sais qu'on ne doit rien perdre, c'est un péché, presque un crime, de laisser se perdre quoi que ce soit! Cette soupe n'est pas excellente, c'est vrai, n'importe! Et après... eh bien!... après tu auras ce petit verre pour récompense!»

Il débitait ce soliloque avec le plus grand sérieux; ensuite pour se donner du courage, il reniflait voluptueusement l'arôme du cognac, couleur vieil or, puis bravement, il entamait son repas.

Que c'était mauvais! Les repoussantes exhalations d'eau de vaisselle! Quelle pénitence!

Mais un rayon de soleil, entrant à travers la fenêtre, faisait scintiller la liqueur comme des topazes; une odeur tentatrice s'en exhalait, corrigeant celle du potage aigri, et combien caressante aux narines du vieux Zénas!

Il saisissait alors la cuillère, s'ingurgitait, gorgée par gorgée, le répugnant breuvage, et si parfois son estomac, tout habitué qu'il était à cette pitance, manifestait quelque révolte, il suffisait d'un regard jeté sur le petit verre, tout proche pour regaillardir le bonhomme; une teinte vermeille montait à ses joues jaunâtres et ses yeux brillaient d'une flamme voluptueuse.

Courage, Zénas, se disait-il, tu auras ta revanche!

Et il se remettait à manger, le cœur battant d'espérance.

Peu à peu, les fleurs décorant le fond de l'assiette apparaissaient plus distinctes, et Zénas impatient, se hâtait, jetant toujours d'obliques œillades, de vraies œillades d'amoureux, sur le petit verre réparateur.

Quel soulagement quand l'assiette se trouvait vide!

Ne croyez pas pourtant, que le bonhomme aussitôt se précipitait sur le cognac et l'avalait d'un trait.

— Oh, non!...

Il prenait son temps, au contraire, et voulait faire durer le plaisir.

— Ah! ah! disait-il, en se frottant les mains. A nous deux maintenant!... Quel dommage que cette liqueur soit si chère!... Si ça ne coûtait que quarante ou cinquante centimes le litre, de temps à autre on pourrait s'en payer une goutte!... C'est ça qui réchaufferait l'hiver, qui nous rendrait force et gaieté! Mais six francs, huit francs, il faudrait être un Crésus pour s'en accorder souvent!...

Et il poussait un soupir à fendre l'âme, prenant le petit verre, l'approchait de son nez et le reniflait de nouveau, le visage illuminé par la

jouissance. Puis, les paupières mi-closes, il s'apprêtait à déguster la divine liqueur.

C'était là une minute délicieuse... et que n'étiez-vous là, ô vieux artistes flamands, pour en tirer un petit chef-d'œuvre de peinture réaliste!

Mais, tout à coup, rouvrant les yeux, le visage austère, et éloignant le petit verre de ses lèvres déçues:

— Ah! le gourmand! s'écriait Zénas avec indignation, le gourmand, qui ne sait pas se contenter d'une nourriture modeste et à qui il faut des douceurs et des gâteries!... Zénas, en vérité, je ne te reconnais pas!... Et tu crois, à présent que la soupe est mangée, tu crois qu'on te permettra de boire ce cognac, quand le cognac coûte si cher!... Pas de ça mon garçon, pas de ça...

Et l'incorrigible avaré, impitoyable envers lui-même versait la liqueur dans le flacon, qui durait depuis quelques années — qui durerait même encore, si Zénas ne s'était laissé mourir.

A. R.

UNE QUESTION DELICATE

LES femmes sont-elles aussi intelligentes que les hommes? Un malin confrère s'est amusé à poser de nouveau cette question qui, sans doute, fit l'objet des méditations du père Adam au Paradis. Je serais même enclin à croire que c'est en écoutant bavarder sa compagne qu'il eut la notion de l'intelligence. Il dut conclure aussitôt qu'il était le seul dépositaire de cette inestimable denrée.

Car si les hommes accordent volontiers aux femmes la beauté, dont le ciel se montra pour eux parcimonieux, ils revendiquent par contre l'intelligence comme un monopole. De deux qualités, ils ont pris la moins apparente, c'est-à-dire la plus difficile à contester. Rien que cela tendrait à prouver qu'ils ne sont pas si bêtes.

Et pourtant. «Dieu que les hommes sont bêtes!» disent les femmes. Elles n'y vont pas par quatre chemins. Elles ont résolu le problème. Elles ne prétendent pas à des facultés intellectuelles de premier ordre. Peu leur chaut. Il leur suffit de nous refuser le don de les comprendre ou de les deviner. Et, fortes de cette assurance, elles se conduisent de telle sorte qu'elles nous rendent souvent très bêtes, en effet.

Comme on ne peut pas être à la fois juge et partie, cette angoissante question restera sans doute sans solution tant qu'un troisième sexe ne pourra départager les hommes et les femmes en décrétant qu'ils ne sont pas plus intelligents les uns que les autres.

OU IL Y A DE LA GÊNE, IL N'Y A PAS DE PLAISIR

POUR ne pas avoir pris la précaution de se faire réveiller à la diane, le caporal P. avait été porté absent au départ du bataillon. Le cas était grave. Le jeune sous-officier eut beau faire diligence; il ne rejoignit son unité que le surlendemain dans un coin perdu du Jura bernois. P. expliqua vainement à ses chefs que les bras de Morphée étaient seuls fautifs; il fut puni de huit jours d'arrêts à subir à la prison de Laufon.

Et, un soir, après l'exercice, il s'en alla sous la conduite du sergent-major, après avoir dit à ses hommes qu'il partait en congé, — le veinard!

Ce petit voyage, de Dittigen à Laufon, n'eut rien de morose. P., genevois et licencié en droit, était un joyeux compagnon que la perspective du repos forcé n'effrayait pas du tout. M., le sergent-major, avait bon caractère; fonctionnaire judiciaire dans la vie civile, il se distinguait au militaire par un esprit large et enjoué. En cours de route, dans l'intimité de la conversation, le caporal fit une sortie qui amusa fort son supérieur en grade: «Ce qu'il y a de piquant dans cette affaire, c'est qu'on a désigné un greffier pour conduire un avocat aux violons!»

Comme on avait le temps, l'on s'arrêta à toutes les stations de ce chemin de pénitence, his-